

*Weimar ou l'hyperinflation du sens* sous la dir. de Martine Béland et Myrtô Dutrisac, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Pensée allemande et européenne », 2009, 226 p.

Jean-Simon Fabien et Martin Beddeleem

Volume 29, numéro 1, 2010

Minorités, langue et politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039966ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039966ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fabien, J.-S. & Beddeleem, M. (2010). Compte rendu de [*Weimar ou l'hyperinflation du sens* sous la dir. de Martine Béland et Myrtô Dutrisac, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Pensée allemande et européenne », 2009, 226 p.] *Politique et Sociétés*, 29(1), 287-290.  
<https://doi.org/10.7202/039966ar>

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru  
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

conduite humaine, en ce qu'elle conditionne l'application de dispositifs de contrôle et de discipline des individus. Pour qui s'intéresse à l'un ou l'autre de ces problèmes, cet ouvrage constitue désormais une référence incontournable.

Jérémie Duhamel

*Centre de recherches politiques Raymond Aron, EHESS, Paris*

---

***Weimar ou l'hyperinflation du sens***

sous la dir. de Martine Béland et Myrtô Dutrisac,

Québec, Presses de l'Université Laval,

coll. « Pensée allemande et européenne », 2009, 226 p.

*Il est dans la nature de la crise d'être l'échéance  
d'une décision qu'on attend.*

Reinhart Koselleck

L'ouvrage collectif *Weimar ou l'hyperinflation du sens*, dirigé par Martine Béland et Myrtô Dutrisac, démontre la vitalité et la richesse des recherches entreprises dernièrement par de jeunes chercheurs québécois. En établissant une topographie du travail intellectuel sous la république de Weimar, les auteurs nous plongent dans une époque où le rapport entre l'intellectuel et sa pratique acquérait une actualité omniprésente. L'intention interdisciplinaire de l'ouvrage vise à restituer la dimension protéiforme de la production intellectuelle sous Weimar. Cette démarche permet l'inclusion de la diversification croissante des disciplines, des matériaux et des lieux d'expression caractéristiques de cette époque et, ultimement, de dégager les articulations entre travail intellectuel et contexte de crise, préoccupation plus que contemporaine. Ce sont ces traits que les auteurs identifient le plus avec la définition d'un « régime intellectuel » weimarien comme « empreinte d'un événement intellectuel représentatif de la conscience d'une crise et des réactions possibles à cette prise de conscience » (p. 9). Cette idée de « régime intellectuel » permet de ne pas cantonner Weimar dans sa problématique historico-politique : l'« événement » Weimar exige une attention constante à la complexité du dialogue entre l'intellectuel et le contexte de son époque. Jamais peut-être en un autre temps l'essence critique de la modernité a-t-elle été le plus questionnée ; jamais peut-être l'horizon des possibles ne fut autant ouvert.

L'ouvrage est mis sous le signe d'une série d'« instantanés », d'« échantillons » dont le trait commun est pour chacun d'être un reflet partiel mais symptomatique de ce qu'a été l'« événement » Weimar. Cette méthode procède directement d'un concept mis en avant dès l'exergue par Alain Denault, la *Denkbildung*, une saisie de moments, de situations, de figures dans le travail conceptuel, qui acquièrent une valeur heuristique : l'objet devient le réceptacle de sens d'une époque ; les choses synthétisent dans leur forme immédiate l'esprit singulier d'un moment historique. Tout peut donc se voir et se lire à même cet objet saturé de sens : l'objet s'est enflé jusqu'à devenir l'image de la pensée.

Ce n'est pas une coïncidence si l'ouvrage ouvre avec une présentation d'Ernst Jünger. Sa philosophie weimarienne doit être comprise comme l'aboutissement nécessaire de l'expérience d'une crise totale, la Première Guerre mondiale. Philosophie de combat et exaltation de la vie devant l'inévitabilité de la mort, tels sont les vecteurs d'acier d'une œuvre de jeunesse dense et complexe. Martine Béland considère qu'à même la pensée jüngérienne s'intensifie un conflit entre deux pôles philosophiques forts de la tradition allemande. En effet, pour E. Jünger, le soldat qui marche consciemment à la rencontre de la mort rend visible le conflit entre le vitalisme nietzschéen, qui considère l'existence comme un combat et une éternelle extension de la puissance, et l'idéalisme hégélien, qui conçoit la vie comme *idée*, ou esprit. Par une esthétisation du combat, Jünger en fait le moment paradoxal à la fois propice à la contemplation philosophique et révélateur du déchaînement sans précédent des puissances techniques de son temps. La Première Guerre mondiale représente une expérience vitale et un objet d'étude saturé qui renferme en lui la crise de la modernité européenne.

Les portraits du dramaturge Bertolt Brecht et du cinéaste Friedrich Wilhelm Murnau mettent tous deux en avant la recherche de nouvelles formes et de nouvelles techniques artistiques qui reconsidèrent le rapport de l'artiste avec le public. Le théâtre de Brecht, défend Ève Lamoureux, reflète l'engagement de l'auteur à insuffler une distance critique entre le public et la scène, un « déconditionnement » indispensable afin que ce geste soit transitivement adopté par le public. Par la réflexivité de l'auteur sur son art, et du public sur son statut de public, c'est « l'acte révolutionnaire de la prise de conscience » (p. 61) qui doit s'effectuer contre l'acceptation muette de l'ordre social que Brecht dénonce dans le théâtre traditionnel. Jason Roberts offre ici un point de comparaison pertinent grâce au cinéma expressionniste de Murnau. En se consacrant au film *The Last Laugh* (1924), Roberts met en avant l'étendue de la réaction esthétique que les expressionnistes cherchaient à éprouver. L'abolition de l'ancien monde binaire, incarné dans le film par la figure de Janus, et l'exploration de la dimension éminemment paradoxale de la modernité se retrouvent condensées dans l'objet qu'est la porte tournante : image paradigmatique des transformations de l'époque. Les innovations techniques et l'ironie narrative de Murnau reflètent en un sens les demandes et l'esprit social de Weimar.

Le sociologue hongrois en exil Karl Mannheim est un témoin oculaire privilégié de la dislocation des repères intellectuels weimariens, observée dans le souci de « mieux comprendre la détresse existentielle et spirituelle [...] par rapport au déclin irréversible de l'idéologie traditionnaliste de la *Bildung* universitaire » (p. 152). Le regard distancié de K. Mannheim sur le microcosme intellectuel de Heidelberg lui permet d'apprécier le déchirement de la caste des universitaires. Le *Bildungsideal* qui auparavant unifiait le monde universitaire, et que Max Weber cherche à ressourcer, se trouve désormais rejeté du côté de la fuite esthétique que promeut le cénacle de Stefan George. Pour K. Mannheim, la division de cet univers intellectuel homogène lui inspire la visée ultime de son œuvre : l'« exil intérieur » qui est le fait de tout intellectuel doit être compensé par un principe de solidarité qui transcende les appartenances nationales sur le modèle d'une « intelligentsia sans attaches » (p. 167).

Augustin Simard et Myrtô Dutrisac abordent chacun une trajectoire paradigmatique des répercussions de la crise sur l'engagement intellectuel à travers respectivement la figure du juriste engagé et celle de l'écrivain citoyen. La tradition apolitique forte qui prévalait en Allemagne chez les élites cultivées du deuxième *Reich* contraste avec le réinvestissement de considérations politiques dans des sphères qui s'étaient volontairement fermées à toute *praxis*. Simard met en évidence la rupture au sein de la théorie constitutionnelle allemande qu'opère une nouvelle génération de juristes contre une discipline universitaire vétuste dénuée de toute prétention pratique. Le modèle du juriste militant redéfinit radicalement le rapport entre activité savante du constitutionnaliste et son investissement politique, autour des débats animés par une défiance envers le parlementarisme et une critique du légicentrisme. Cette querelle des juristes rend visibles les apories de l'État weimarien qui causeront son effondrement. Le même mouvement s'observe dans la carrière de l'écrivain Thomas Mann : à une période où l'auteur affiche clairement son apolitisme succèdent plusieurs interventions dans la sphère politique en soutien à la république en crise. La fragilité du plancher symbolique de cette dernière conduit Mann à l'accepter comme un destin que l'on doit vouloir : pour juguler les extrêmes il faut réconcilier la sphère nationale-romantique avec la sphère universelle-démocratique. Dans ces deux articles, la politisation de la figure de l'auteur correspond à son réenracinement dans le monde vécu : « la république se présente comme un possible à définir en commun » (p. 108). L'affrontement des exigences propres à Weimar redonne un certain sens des responsabilités aux intellectuels : l'entrelacement de leur cheminement personnel avec le destin de la république est inéluctable. Au cœur même de l'hyperinflation du sens, le travail des artistes et des philosophes est inséparable de la mise en intelligibilité de la crise.

Si l'ensemble de ces portraits touchait davantage les répercussions de la crise sur le travail intellectuel, les articles consacrés à des penseurs exilés mettent tous en évidence la nécessité de l'intériorisation d'un passé

déroutant avec le renouvellement nécessaire des cadres de référence. Le texte de Mathieu Denis sur l'exil du dramaturge et médecin Max Mohr à Shanghai nous donne un avertissement en forme de leçon, « une mise en garde contre la tendance à essentialiser l'exil des intellectuels allemands de l'immédiat après 1933 » (p. 171). À surcharger de signification politique toute émigration, on en oublie le quotidien avant tout pratique à l'arrière-plan du travail de la pensée : « pas plus que quiconque les intellectuels ne vivent que de politique » (p. 173). L'histoire intime de cet exil singulier, bien documentée et illustrée, ne laisse Weimar surgir qu'en filigrane d'une correspondance personnelle dont le trait principal est son étonnante banalité. À la solitude en exil de Mohr à Shanghai, éloigné de la fureur politique allemande, s'oppose l'engagement aux États-Unis de Tillich, Adorno et Horkheimer. Pour ces penseurs, l'exil représente plutôt un appel nécessaire à la pensée : par l'approfondissement des problématiques qui furent au cœur des troubles weimariens, leur expérience d'immigré devint la clé de voûte d'une réflexion sur le sens de la raison et de la modernité. La poursuite d'une théorie de la dialectique, au centre du projet de l'École de Francfort, part nécessairement de cette prémisse : l'essor des Lumières s'est soldé par leur autodestruction. Le mouvement critique d'autocorrection de la raison est supplanté par une aliénation toujours plus grande de l'individu grâce notamment à la réification marchande des biens culturels. L'expérience américaine de l'exil a pour Horkheimer, mais surtout pour Adorno, un effet de révélateur : l'observation de la société américaine leur confirme l'urgence de réalisations théoriques à même de restaurer une véritable pensée critique. Paul Tillich s'étant lui aussi établi aux États-Unis après 1933, sa vie et son œuvre sont toutes entières sous le signe de l'émigration. Christian Roy argumente qu'elles jouent à la fois comme processus de perpétuel mouvement de l'esprit et comme expérience de vie providentielle. Son rapport à la pensée se meut constamment à la frontière entre pays natal et terre étrangère : la conquête de l'autonomie et la créativité de l'esprit passent forcément par la démarche de rupture que constitue l'exil. Cette inadéquation et cet écart de la condition d'émigré deviennent pour Tillich un paradigme de l'angoisse de la vie qui se joue et qui s'intensifie dans l'émigration : une question du sens toujours nécessairement reposée.

La fascination continue que Weimar exerce sur les jeunes intellectuels d'aujourd'hui démontre avec acuité leur préoccupation devant leur propre *Zeitgeist* contemporain. Il faut lire, en contrepoint de tous ces essais, le questionnement incessant de la nouvelle génération face aux schèmes intellectuels et aux crises dans lesquels ils sont jetés.

Jean-Simon Fabien  
*Département de science politique, UQAM*

Martin Beddeleem  
*Département de science politique, UQAM*